

# LE RETOUR

Avec quelle tristesse triste... Michel Charère remonta la vieille allée de tilleuls! C'était l'année de l'année où ces arbres suspendent leur âme. Une odeur merveilleuse flottait dans la pénombre—et Michel se rappelait (avec quelle intensité, avec quelle énergie doulosienne), la vie qu'il avait menée lui, vingt années auparavant. Ah! la mort n'est pas seulement cette fin où notre corps se glace, où la vieille horloge de chair cesse de battre! Elle est dans chacune de nos minutes vivantes. Nous avons tous, à l'arrière, des joies profondes, que l'éternité tout entière ne pourrait faire disparaître—nous regretterons tous des terres passées et vierges que nous ne passerons jamais plus!... Michel évoqua les glorieuses années, les jours divins... L'indéfinissable volupté de "collège", il la sentit au moment palpiter en lui; comme alors, il entendit la voix douce de sa mère; il aspira cet air qu'il aspirait le matin en ouvrant sa fenêtre; il entendit le tumulte joyeux des voix s'élevant dans sa tête comme un vol heureux de jeunes pousins...

Un frisson d'horreur l'arrêta; au froid atroce le saisi au cœur. Il se revint orphelin, ruiné, quittant cette terre où les siens vivaient depuis deux siècles, cette terre pénétrée de l'âme des ancêtres. L'abominable départ! Une vieille diligence vert-de-gris attendait devant le perron; la terre tressaillait de plants nouveaux; les tilleuls répandaient leur senteur merveilleuse. Et il avait, de l'autre côté du vieux parc, quelque un qui résumait la beauté de son natal, l'esprit des aïeux, la grâce de fleurs et l'abondance des fenilles, une fille flexible et brillante avec qui il eût été si doux de faire le pèlerinage de l'aimant en ce moment!... Elle symbolisait chaque aspect des choses; elle contenait dans sa petite personne un peu de tout ce qui passait, croissait, éteignait, chantait sur les forêts, les collines et les prairies. Mais il ne pouvait lui offrir de partager la vie d'un misérable, et il monta dans la vieille diligence grinçante, sans même oser revoir Hélène... Comme il passait aux contours du parc et du bois des Héloïses, il vit j'allier d'un chemin avec la vieille gouvernante, Mme Barange, puis la jeune fille hâlée, pâle et lumineuse, les cheveux bleutés presque défaits, les yeux humides et pleins de tendre barbesse. Elle tendit quelques brins d'herbe et quelques myosotis, elle murmura d'une voix plaintive: —Je vous attendrai!

des ormes; un peuple d'insectes, moirées, amérées, saphirs, tournoies, bourdonnant dans les alternatives de l'ombre et de la lumière. La jeunesse palpait dans les ormes du firmament, dans la trame verte des fenilles... Michel tressaillit à l'aspect d'un banc de pierre où, un matin ou tout semblable à celui-ci, il avait regu d'Hélène la promesse qu'elle serait sa femme. Que la vie fut belle alors, quelle eurythmie, quelle voix d'espérance s'échappait de l'âme claire, des mousses émeraude, des lichens pâles!... C'était l'Eden. Et il n'y rentrerait jamais plus!

Il avait enseveli sa tête entre ses mains; il demeurait comme anéanti. Si la mort était venue le prendre, il l'eût accueilli sans une révolte. Un bruit léger, le rythme d'une marche sur la terre, il vit une adolescente arrêtée près du banc. Elle lui tendit vivement un billet et s'enfuit. Michel, étonné, ouvrit le pli et son cœur cessa de battre. Il lut: "Je vous ai attendu... Je suis vieille... Est-il trop tard?"

"HÉLÈNE." Il poussa un cri, il monta vers le petit château en courant, l'âme pleine de tendresse et de honte. Quand elle serait lui, dieux et infâme, il ne voulait qu'elle pour finir sa vie. Il franchit une poterne, une quinconce d'ormes, il vit une femme sur le vieux perron branlant, un visage pâle aux yeux turquoises, de grands cheveux bleutés, un corps souple et plein du rythme mystérieux qui fait la grâce. Elle n'était plus très jeune, —trente à trente-cinq ans,—mais elle avait ce quelque chose d'indéfinissable qui fait dire d'une femme qu'elle ne vieillira pas vite... Mais Michel ne pensait à rien de tout cela. Son cœur, d'abord immobile, s'était mis à bondir comme une bête en cage. Bien plus encore que dans l'allée des Tilleuls, il voyait chaque phase de sa jeunesse—et il comprenait ainsi que, même à son âge, le bonheur était encore possible...

Elle avait, et plus pâle, ses belles lèvres palpitantes, elle regardait fixement Michel. Alors il se mit à trembler de tous ses membres, il dit d'une voix rauque: —Hélène!... Hélène!... Elle eut un sourire, à travers son trouble, elle tendit sa main où il vit des brins d'herbe et de petites fleurs pâles... Ce fut comme si le temps s'était effacé... comme si la vieille diligence verte n'était pas partie... et jamais pour deux êtres le passé ne fut aussi près d'être dans le présent, jamais deux créatures désirables ne concoururent une telle minute de réurrection poignante et délicieuse...

## Le Plus Grand Tunnel du Monde

On a commencé le percement d'un tunnel colossal destiné à relier les différents districts miniers du Colorado, séparés par des massifs montagneux de 1,800 à 2,000 mètres d'altitude. Ce tunnel, qui n'aura pas moins de 50 kilomètres de longueur, mesurera 4 mètres de haut sur 5 de large. Il sera entièrement voûté en briques et éclairé au moyen de 350 lampes à incandescence. Tous les 200 mètres, de hautes cheminées assureront la ventilation du tunnel.

Celui-ci sera établi à une profondeur moyenne de 845 mètres; mais on calcule que, en passant sous la ville de Victor City, située non loin du mont Pike, la galerie souterraine devra se trouver à une profondeur minima de 2,000 mètres.

Les travaux nationalement difficiles, et même dangereux, ne seront pas achevés avant vingt ans! Le tunnel en question sera le plus grand, de beaucoup, qui ait jamais été percé.

## Comment on farde la tête de Hollande.

Dans le Gard, on procède en ce moment à la vente du "croton tinctorium", plante qui pousse à l'état sauvage et qui sert—qui donc l'eût pensé!—à la teinture des fromages de Hollande. Les cultivateurs gardais ramassent les tiges et les fenilles de cette plante, les mettent en petits tas, afin qu'elles entrent en fermentation. Ce procédé procure aux tiges et aux fenilles du "croton" la propriété de donner au fromage cette belle couleur tinctoriale rouge.

Une fois par an, et cela depuis plusieurs centaines d'années déjà, un navire hollandais vient à cette faire le chargement des tiges et des fenilles préparées. Les fromagiers de Hollande s'en servent ensuite pour envelopper leurs fromages, qui, bientôt, deviennent ces beaux globes rouges que l'on consomme dans le monde entier.

# L'AIGLE IMPERIALE de Russie

## Son origine Byzantine

Au delà de Stamboul, population et mouvante, le quartier grec du Phanar s'étend muet et désert. C'est une région encombrée de respecté le bourdonnement de la vie. D'importantes demeures y bordent de leurs fronts impénétrables des ombragés de verdure. Les promeneurs y sont rares. Les Turcs, faisant ces mornes solitudes, contournent le Phanar au lieu de la traverser.

Au temps de Byzance déclinante, puis pendant les premiers siècles de la conquête islamique, la richesse et la culture grecques se pressaient autour du Palais Patriarcal. Les vastes maisons aux ouvertures rares, les avenues larges et relativement bien empierrées, l'air abondant, la lumière, et jusqu'au chuchotement des fenilles qui dominent les murailles, exhalent l'harmonie chère à l'âme grecque et reflètent cette sérénité dont, à travers les siècles, elle a gardé le secret. On lien de paix paraît bien plutôt hanté par des ombres qu'habité par des vivants. Le Phanar, déserté aujourd'hui par ses "nationaux" fortunés, n'est plus guère qu'une tombe; la mosaïque de l'empire grec; et c'est la cendre de ses splendeurs qui, dans les rues, fait les pas silencieux.

Mais à certaines fêtes religieuses, il renaît. La vie y circule de nouveau et s'épanouit autour du palais en briques pourpres du Patriarcat. Riches et pauvres, les Grecs accourent de tous les points de l'immense cité. Dans la pompe des cérémonies, ils revivent leurs grandeurs évanouies. Sujets méprisés sur ce sol où jadis ils furent maîtres, ces jours de fêtes sont leur revanche. Quelque chose de supérieur au pouvoir matériel ajoute pour eux un éclat mystique aux rayons d'or dont resplendit le front couronné de leur Patriarcat. Le jour de la Pâque grecque, le palais du pontife et ses cours contiennent pébusement l'affluence des fidèles. La cérémonie finie, tandis que les dignitaires de la "Nation" entrent au palais et forment cercle autour de leur véritable souverain, les simples lettrés et les simples âmes croyantes se tournent avec respect vers la muraille où le blason de l'empire byzantin s'en va palissant sous la morsure du temps. Ces armoiries ne sont autres que l'aigle à deux têtes qui figure dans l'écusson impérial de Russie. Il est curieux de suivre le vol de l'oiseau symbolique lorsque, fuyant Byzance ébranlée, il vint aux rivages blanchis des mers captives, guetter l'éclosion d'un autre empire en germination sous les glaces.

Or, le 29 mai 1453, après que Mahomet II eût, dans Sainte-Sophie, scellé son triomphe de l'empreinte ineffaçable qui garde vive dans le marbre sa main de conquérant, il demanda à voir l'empereur vaincu. On lui apporta le cadavre sanglant de Constantin Dracoste. Cet empereur médiocre avait su mourir en héros. "Qui est, après lui, le premier de Byzance?" interrogea le vainqueur. On lui nomma le Patriarcat. Alors Mahomet dit à celui-ci: "Tu prends la place de Constantin. Je te fais chef de la Nation." Et il lui donna pour ses armes le blason des Paléologues. Dès lors, l'aigle à deux têtes figura les armoiries du Patriarcat, et les Patriarcat s'en ont plus employé d'autres pour authentifier leurs actes, lettres, etc.

Le temps passa, emportant les derniers vestiges du Bas Empire. L'embarax par lambaux, les conquérants arrachèrent aux derniers Paléologues les restes de leur puissance: l'empire de Trébizonde et le Despotat de Morée, dont le prince fugitif trouva pour lui et les siens un abri à l'ombre de l'église de Saint-Pierre. Rome le reçut en souverain, car elle est respectueuse autant que matérielle aux fronts déconçus. Thomas Paléologue lui apportait une pièce religieuse: la tête de saint André saignée par lui de la profanation. L'Eglise romaine lui offrit, en échange, une hospitalité royale.

En 1472, le Vatican était témoin d'une scène étrange: le mariage de Zoé, fille de Thomas Paléologue, avec Ivan III, Kniaz de Moscou. L'illustre archevêque de Nicée, Bessarion, en avait été le négociateur. Le Pape Sixte IV dota la princesse, et sa sollicitude paternelle allait jusqu'à la fournir d'un somptueux trousseau. Il lui prépara aussi un voyage triomphal vers les lointains Etats de son époux. La caravane nuptiale partit, précédée sur sa route de lettres par

lesquelles le Souverain Pontife invitait les princes chrétiens à rendre à la fiancée d'Ivan III les honneurs dus à "l'héritière de Byzance."

Quatre-vingt-dix ans plus tard, au bout de cinq ans de négociations secrètes, Ivan le Terrible obtenait de Jérémie, Patriarcat de Constantinople, un chrysobole (sceau doré), portant cette déclaration: "Vous êtes le seul digne héritier de Paléologue sur le trône des Byzantins." Et au même temps le Patriarcat conféra à Ivan IV le droit de prendre les armes des empereurs. Déjà Ivan IV avait regu du Patriarcat Joseph la confirmation de son titre de "Zar," qui lui fut reconnu en 1531 par une lettre synodique. (On conteste aujourd'hui, non l'authenticité de cette lettre, mais celle du synode qui est censé y avoir donné lieu et qui n'aurait pas été régulièrement réuni.) L'investiture de ce titre n'appartenait qu'au Pape ou au Patriarcat oecuménique de Constantinople, successeur du Basileus.

Voici donc l'aigle byzantin dûment naturalisé russe. Sur ses ailes puissantes, il a emporté un monde et une tradition. Ce n'est point un oiseau d'orage qui, ballotté par les vents, est venu au hasard se percher sur les coupelles du Kremlin, comme on vit en France pareil roi de l'espace se poser par un instant fugitif. L'aigle russe prétend présenter une légitimité, la transmission d'un droit, sinon d'un pouvoir, en vertu d'une investiture régulière. L'Europe moderne et positive pourra traiter à sa convenance la question d'Orient, que les tsars ne s'en considèrent pas moins les légitimes héritiers de Constantin Dracoste.

L'importance qu'en Russie on attachait à cette affaire est prouvée justement par le secret dont on l'entoura. Le même mystère, enseveli les négociations et leur succès. En ce temps-là, ces choses étaient possibles; il n'y avait pas encore de journalistes, et l'Europe était occupée ailleurs. La lointaine Russie vivait sous ses neiges et sous son renom de barbarie. L'aigle bicéphale eut le loisir de faire son nid et de s'accoutumer à sa nouvelle patrie, avant de écouter ses ailes quand sonna l'heure de l'éveil.

Mais après un silence de 322 ans, la Russie nous fit connaître soudain, en 1854, l'histoire de ses armoiries. On vit alors paraître simultanément à Leipzig et à Pétersbourg un livre publié en français et en russe, et intitulé: "Analepta Byzantina Russica" (Leipzig, Regel), où, parmi quelques anecdotes insignifiantes touchant les relations religieuses entre le Patriarcat de Constantinople et Moscou, est exposée tout au long l'histoire de cette transmission de droits et d'armes.

Et l'on ne sait vraiment quel est le plus étrange du mystère si longtemps et si jalousement gardé ou de cette révélation inattendue.

## Comment Napoléon se rasait

M. Frédéric Masson nous le dit dans une intéressante étude consacrée à la toilette de Napoléon. Après le bain, qu'il prenait très chaud et qui durait une heure, on procédait à la barbe. Deux valets de chambre étaient nécessaires pour cette opération. Constant présentait le bassin à barbe et le savon; Bonaparte tenait le grand miroir du côté du jour. L'empereur, en gilet de flanelle, s'inclinait la moitié de la figure d'eau de savon, en jetait partout autour de lui; puis il s'essuyait, prenait un rasoir à manche de nacre garni en or, qu'on avait préalablement passé à l'eau chaude, et commençait à se raser de haut en bas, ce qui au début avait amené plusieurs accidents.

Un côté de la figure rasée, tout le monde tournait: Roustan, avec son miroir, passait de droite à gauche ou de gauche à droite, suivant la lumière, et l'opération continuait. L'empereur, ayant de finir, demandait à chacun si la barbe était bien faite. Gai et plaisantant, il tirait volontiers les oreilles de ses valets de chambre s'il s'apercevait que quelque poil lui eût échappé. Les ongles faits, Napoléon quittait son gilet de flanelle se faisait verser sur la tête de l'eau de Cologne, et avec une brosse rude se frottait lui-même la poitrine et les bras. Le valet de chambre frottait ensuite avec la brosse le dos et les épaules, puis frictionnait tout le corps avec de l'eau de Cologne. Cette habitude du frotteage, que Napoléon avait, disait-il, rapportée d'Orient et à laquelle il attribuait en partie sa santé, lui sembla: des plus importantes. Il ne fallait pas qu'on menaçât: "Plus fort! disant il au valet de chambre, plus fort, comme est un âne!"

Ainsi baigné, lavé, frotté, l'empereur s'habillait. Il endossait son gilet de flanelle, sur lequel

depuis 1808 il portait en campagne, suspendu par un cordon noir, un petit cœur en satin noir, du volume d'une grosse noisette. Sous l'enveloppe en soie était une autre enveloppe en peau, dans laquelle était enroulé le poison de Condorcet préparé suivant la formule donnée par Cuvier.

Il est, en 1812, du poison préparé par Yvan selon une formule différente; mais dès le départ pour l'Espagne, il avait pris ses précautions.

# PROMENADE AU VIEUX SÉRAIL

Dans un quartier solennel, désert, où l'herbe pousse entre les pavés, notre cocher nous arrête devant une enceinte effroyable, comme celles des forteresses du Moyen Age.

Ces murs enferment un petit coin de la Terre qui est absolument spécial, unique, qui est une pointe extrême de l'Europe orientale, un promontoire avancé vers l'Asie voisine, et qui, de fait, fut, pendant des siècles, la résidence des Califes, un lieu d'incomparable splendeur. Avec le saint faubourg d'Eyouad, c'est ce qu'il y a de plus exquis à Constantinople: c'est le "Vieux Séraïl"—un nom qui évoque, à lui seul, un monde de rêves...

Un nous ouvre, dans ces murs, une porte de citadelle, et alors, étouffé que l'enceinte est franchie, la mélancolie délicieuse des choses intérieures nous est révélée, le passé mort nous prend à lui et nous enveloppe de son saire.

D'abord du silence et de l'ombre. Des cours vides, désolées, où l'herbe des lieux abandonnés pousse entre les dalles, et où vivent encore des arbres centenaires, contemplant des magnifiques Sultans d'autrefois, cyprès noirs, hauts comme des tours, platanes qui ont pris des formes inusitées, tout créusés par le temps, ne se soutenant plus que sur de monstrueux lambaux d'écorce et s'inclinant comme des vieillards.

Puis viennent des galeries, des colonnades en style turc ancien; la vérande, encore peinte d'étranges fresques, sous laquelle le grand Soliman daignait faire entrer les ambassadeurs des rois d'Europe... Et ce lieu, heureusement, de s'ouvrir guère aux visiteurs profanes, n'est pas encore une vulgaire promenade de touristes; derrière ses hautes murailles, il garde un peu de mystérieuse paix, il est tout empreint de la tristesse des splendeurs mortes.

Traversant ces premières cours, nous laissons sur la droite d'impenetrables jardins, où l'on voit émerger, d'entre les bouquets de cyprès, de vieux kiosques aux fenêtres fermées: résidences de veuves impériales, de princesses âgées qui viennent finir là leurs jours dans une retraite austère, d'un des sites les plus admirables du monde.

Elle est tout ensevelie, tout éblouissante de tranquille lumière, la dernière partie de ce lieu muré où nous voici parvenus: la pointe finale du Vieux Séraïl—et de l'Europe. C'est une esplanade solitaire, très élevée, très blanche, dominant les lointains bleus de la mer et de l'Asie. Le clair soleil du matin inonde la dalle, s'inclinant la moitié de la figure d'eau de savon, en jetait partout autour de lui; puis il s'essuyait, prenait un rasoir à manche de nacre garni en or, qu'on avait préalablement passé à l'eau chaude, et commençait à se raser de haut en bas, ce qui au début avait amené plusieurs accidents.

Et, enfin, un palais inhabité, mais entretenu minutieusement, où nous allons entrer nous assoir. Des marches de marbre blanc nous mènent aux salons du rez-de-chaussée, qui ont dû être menés vers le milieu du siècle dernier dans le goût européen d'alors. Ils sont d'un style Louis XV auxquel un imperceptible mélange d'étrangeté orientale donne un charme à part. Des boiserie blanche et or, des lambris vieux-cornu ou vieux lilas à fleurs blanches; rien que des

nuances claires, adoucies par le temps. De grande vases de Sèvres et de Chine, très peu d'objets, mais tous anciens et rares. Beaucoup d'espace, d'air, de clarté; une tranquille symétrie dans l'arrangement des choses—qu'on devine habitées à l'immobilité, à l'abandon.

Et là, dans cette sorte de solitude somptueuse, assis sur ces fauteuils d'un rose délicieusement pâle, devant les larges fenêtres ouvertes, nous avons, de ce dernier promontoire de l'Europe, la vue splendide qui charme les Sultans de jadis. A notre gauche et très bas sous nos pieds, le Bosphore se déroule sillonné de navires et de caïques; les blancheurs des quais de marbre s'y reflètent; les blancheurs des nouvelles résidences impériales, Dolma Bagtché et Tchérégan, s'y renversent en longues traînées pâles; la série des palais et des mosquées s'échelonnent magnifiquement sur ses rives. En face, c'est l'Asie, encore bleutée dans un reste de brume matinale; c'est Soutari, avec ses dômes et ses minarets, avec ses immenses Chemp-des-Morts, sa forêt de cyprès sombres. A droite, les étendues infinies de Marmara;—de lointains paquebots s'y promènent, perdus dans tout ce bleu diaphane, petites silhouettes grises, traînant des fumées...

Comme il était bien choisi, le lieu, pour dominer, pour surveiller de haut cette Turquie, assise superbement sur deux des parties du monde! Et aujourd'hui quelle paix ici et quelle mélancolie splendide, dans cet isolement et complet des modernes agitations de la vie, dans ce grand silence d'abandon, sous ce clair et morne soleil!...

Lorsque le gardien des Trésors—vieillard à barbe blanche—se dispose, avec ses grosses clefs, à nous ouvrir la porte de fer, vingt personnages amarrés viennent former la haie, dix à droite, dix à gauche, de chaque côté de cette entrée—ce qui est une obligation d'étiquette.

Nous passons au milieu de leur double file, et nous pénétrons dans des salles un peu obscures, où les nous suivent tous.

Jamais caverne d'Ali-Baba ne fut remplie de telles richesses!—Depuis huit siècles on a entassé ici des pierres inutiles et les plus étonnantes merveilles d'art. A mesure que nos yeux, reposés du soleil de dehors, se font à la pénombre intérieure, les diamants commencent d'éclater partout. Les choses sans âge et sans prix sont, à profusion, classées par espèces sur des étagères. Des armes de toutes les époques, depuis Tchengis Khan jusqu'à Mahmoud; des armes d'argent et d'or enrichies de pierres. Des collections de coffrets d'or de toutes les grandeurs et de tous les styles, les uns couverts de rubis, les autres de diamants, les autres de saphirs; quelques-uns même, taillés dans une seule émeraude grosse comme un œuf d'autruche. Des services à café, des baires, des aiguères de formes antiques et exquises. Et des étoffes de soie; des selles, des harnais, des boussines de parade pour les chevaux, en brocart d'argent et d'or, brodés et brodés de fleurs, en pierres précieuses; des trônes très larges, faits pour s'y assoir les jambes croisées; celui-ci tout en rubis et perles fines, qui donnait ensemble un éclat rose; celui-là entièrement revêtu d'émeraude et brillant d'un reflet vert, comme rayonnant d'un ciel marin.

Dans la dernière salle nous attend, derrière des vitres, une immobile et effroyable compagnie: vingt-huit poupées macabres de grandeur humaine, debout, droites, alignées militairement et se touchant les coudes. Elles sont coiffées toutes de ce haut turban en forme de poire dont l'usage s'est perdu depuis un siècle et qu'on ne voit plus que posé sur les catafalques des grands personnages défunts, dans le demi-jour des kiosques funéraires, ou bien sculpté sur les tombes—tellement, que ce turban-là est absolument lié pour moi à l'idée de la mort. Jusqu'au commencement de ce siècle, chaque fois que mourait un Sultan, on apportait ici ces poupées qu'on habillait avec les vêtements de gala du souverain passé, ou lui mettait, à la ceinture, ses armes merveilleuses, on les coiffait de son turban et de sa magnifique aigrette de pierres, —et elle restait ainsi, pour jamais, couverte de ces richesses éternellement perdues. Les vingt-huit Sultans, qui se sont succédés depuis la prise de Constantinople jusqu'à la fin du XVIIe siècle, ont dans cette salle leurs images redoublées, en terre de parade; lentement, la sombre et somptueuse assemblée s'est accrue, les nouvelles poupées ténébreuses venaient à une se ranger dans l'alignement des anciennes qui les attendaient là depuis des centaines d'années, sûres de les voir venir—et il se touchant les coudes à présent, tous ces fantômes qui ont régné à des siècles d'intervalle, mais que le temps a rapprochés dans le même pitoyable non-être.

Leurs longues robes sont des plus étranges brocartes, aux nuances éteintes par la durée; des poignards sans prix, aux larges pommeaux faits d'une seule pierre précieuse, se rouillent, malgré les soins, dans les soies des ceintures; il semble même que les énormes diamants des aigrettes aient à la longue adouci leurs feux, brillent d'un éclat jaune et fatigué.

Et ce luxe loon, sanpoudré de possesseur, est triste à regarder. Fabuleusement magnifiques, les poupées à haute coiffure, objets de tant convoitises humaines, surveillées là derrière de doubles portes de fer, inutiles et dangereuses, vont passer les saisons, les années, les règnes, les révolutions, les siècles, dans la même immobilité, et le même silence, tout le jour à peine éclairées à travers le grillage des vieilles fenêtres, et sans lumière que le soleil se couche... Chaque porte son nom, écrit comme un mot banal sur une étiquette fanée—des noms illustres et jadis terribles: Mourad le Conquérant, Soliman le Magnifique, Mohamed et Mahmoud... Je crois qu'elles me donnent, ces poupées, la plus terrifiante leçon de fragilité et de néant...

PIERRE LOTI, de l'Académie française.

# DEPECHEs Télégraphiques

## Le gouvernement et la grève des mineurs

Chicago, 31 mars.—Le correspondant de la "Tribune" à Washington, s'exprime comme suit au sujet de la grève des mineurs: "Je crois pouvoir affirmer que si la grève des mineurs prend des proportions assez considérables pour paralyser l'industrie du pays le gouvernement des Etats-Unis, soit par l'intermédiaire du président, soit par l'intermédiaire du Congrès, prendra des mesures énergiques dans l'intérêt de la population."

C'est là le sentiment que l'on éprouve à Washington dans des milieux qui sont plutôt conservateurs. Quoique la constitution des Etats-Unis n'autorise pas le président ni le congrès à dicter des termes aux propriétaires de mines ou aux mineurs, il est cependant de toute évidence qu'en cas de crise le gouvernement serait justifié en prenant les mesures qu'il jugerait convenables pour assurer le bon fonctionnement des industries du pays, et pour cela il devrait prendre possession des mines pour les faire travailler et remettre le bénéfice de l'exploitation entre les mains des propriétaires.

## La grève des mineurs

Indianapolis, Ind., 31 mars.—Le comité exécutif de l'Union des Mineurs d'Amérique s'est assemblé aujourd'hui pour discuter les détails de la grève, qui sera inaugurée ce soir dans tout le bassin houillier des Etats-Unis. Les mineurs au nombre de 500,000 quitteront le travail ce soir, leur journée terminée et ne redescendront dans les mines que lorsque les propriétaires auront accepté l'échelle de tar demandée par la Convention nationale des mineurs.

Nashville, Tenn., 31 mars.—On mande d'Hopkinsville, Ky., au "Banner": "Suivant des rapports reçus des charbonnages de l'Ouest, il est probable que la plupart des mineurs, au nombre de plusieurs milliers, refuseront de travailler lundi matin à la convention d'Indianapolis n'arrive pas à se mettre d'accord sur la question de tarifs."

East St-Louis, Ill., 31 mars.—Les ateliers de la Republic Steel Company ont suspendu le travail aujourd'hui. On attribue cette suppression à la grève des mineurs. Les ateliers employaient 1500 hommes.

Shamokin, Pa., 31 mars.—Des centaines de mineurs ne sont pas descendus dans les puits ce matin. Hier soir en quittant le travail la plupart des mineurs ont emporté leurs outils ce qui semble indiquer que la lutte sera longue.

## Les inondations

Cincinnati, 31 mars.—Les négociants et les manufacturiers qui occupent des bâtiments sur les rives du fleuve ont été avertis aujourd'hui qu'il était prudent de déménager leurs marchandises, car le danger d'inondation est grand. Le Bureau météorologique a annoncé aujourd'hui que le niveau du fleuve atteindrait ce soir 45 pieds et que demain matin il serait probablement à 50 ce qui constitue la ligne de danger. Tous les tributaires de l'Ohio montent rapidement.